

Intervention de Mgr Batut, évêque de Blois, à l'occasion de la remise par le Conseil départemental de Loir-et-Cher à Mgr Patrick Chauvet du cadeau fait au diocèse de Paris pour Notre-Dame, et à l'évêque de Blois de la crosse offerte à son diocèse.

Je m'en tiendrai dans cette intervention à ce qui me concerne plus directement, à savoir la superbe crosse qui m'est remise aujourd'hui.

Je tiens à rendre hommage non seulement à l'extraordinaire talent de Goudji, mais aussi à la fidélité scrupuleuse avec laquelle il a honoré tous les détails de la commande qui lui avait été faite, s'en tenant à demander que lui soient fournis les matériaux dont il avait besoin. Avec ma gratitude à votre égard, cher maître et cher ami, j'exprime aussi la reconnaissance du diocèse de Blois au Conseil départemental qui a voulu que le cadeau fait à Notre-Dame de Paris soit ainsi accompagné d'un cadeau à notre cathédrale qui viendra enrichir notre patrimoine diocésain. Il est bien clair, en effet, que cette magnifique crosse conçue tout spécialement pour l'actuel évêque de Blois et portant son blason, ne sera pas ma propriété, mais celle du diocèse que j'ai la grâce de servir : à ma mort, elle lui reviendra de plein droit, comme lui sont revenues les crosses de mes prédécesseurs que l'on peut admirer au Musée diocésain d'art religieux. Ces objets sont à la fois le signe de la continuité de l'Église diocésaine, un témoignage saisissant de la diversité des goûts artistiques (on trouve des crosses imitant l'art médiéval, d'autres typiques du XIXe siècle, d'autres de style « art déco », et j'en passe), et elles sont enfin un trésor patrimonial du plus haut intérêt.

Permettez-moi de m'arrêter quelques instants avec vous sur cette notion de *patrimoine*. Nous l'utilisons autant dans le domaine religieux que dans le domaine profane, mais elle pourrait prêter à de graves malentendus si l'on y voyait un simple reliquat du passé à entourer de respect, certes, mais qui n'aurait plus de rapport avec notre vie d'aujourd'hui. L'attachement des Français à Notre-Dame de Paris et leur émotion au moment de l'incendie ont bien montré que tous, croyants ou non, y voyaient bien autre chose, et que tous, croyants ou non, comprenaient que les églises et les cathédrales ne recevaient leur plénitude de sens qu'en restant les lieux de prière de communautés vivantes, et cela même si les manières de prier et les dispositions liturgiques qui y correspondent peuvent évoluer – mais précisément : ces évolutions qui reprennent en la développant toute l'histoire antécédente sont la preuve tangible d'une réelle continuité de vie.

Dans un article qu'il avait rédigé pour le *Figaro* au moment de la loi de séparation il y a plus d'un siècle, Marcel Proust livrait une méditation sur ce qu'il appelait « la mort des cathédrales ». À l'époque où il écrivait, certains envisageaient très sérieusement la perspective d'une dissociation complète du patrimoine religieux et de la vie culturelle, et proposaient de désaffecter les cathédrales de France pour les transformer en musées. Proust s'insurgeait avec force contre ce qu'il considérait comme un complet contresens : il déplorait de constater, selon ses propres termes, qu'« on travaille à faire deux Frances ». Et cet incroyant qui allait devenir l'immortel auteur d'une œuvre magistrale dont Dieu est absent, la *Recherche du temps perdu*, se lançait dans des considérations étonnantes que je voudrais maintenant vous citer. Je lui laisse donc la parole.

« Supposons pour un instant, écrit-il, le catholicisme éteint depuis des siècles, les traditions de son culte perdues. Seules, monuments devenus inintelligibles d'une croyance oubliée, subsistent les cathédrales, désaffectées et muettes. Supposez ensuite qu'un jour, des savants, à l'aide de documents, arrivent à reconstituer les cérémonies qu'on y célébrait autrefois, pour lesquelles ces cathédrales avaient été construites et sans lesquelles on n'y trouvait plus qu'une lettre morte ; lors des artistes, séduits par le rêve de rendre momentanément la vie à ces grands vaisseaux qui s'étaient tus, veulent en refaire pour une heure le théâtre du drame mystérieux qui s'y déroulait,

en milieu des chants et des parfums... Certes le gouvernement ne manquerait pas de subventionner une telle tentative. Ce qu'il a fait pour les ruines romaines, il n'y faillirait pas pour des monuments français, pour ces cathédrales qui sont la plus haute et la plus originale expression du génie de la France.

Ainsi donc voici des savants qui ont su retrouver la signification perdue des cathédrales : les sculptures et les vitraux reprennent leur sens, une odeur mystérieuse flotte de nouveau dans le temple, un drame sacré s'y joue, la cathédrale se remet à chanter... Des caravanes de snobs vont à la ville sainte (que ce soit Amiens, Chartres, Bourges, Laon, Reims, Beauvais, Rouen, Paris), et une fois par an ils ressentent l'émotion qu'ils allaient autrefois chercher à Bayreuth et à Orange : goûter l'œuvre d'art dans le cadre même qui a été construit pour elle. Malheureusement, (...) quoi qu'ils fassent, en eux n'habite pas l'âme d'autrefois. Les artistes qui sont venus exécuter les chants, les artistes qui jouent le rôle des prêtres, peuvent être instruits, s'être pénétrés de l'esprit des textes. Mais, malgré tout, on ne peut s'empêcher de penser combien ces fêtes devaient être plus belles au temps où c'étaient des prêtres qui célébraient les offices, non pour donner aux lettrés une idée de ces cérémonies, mais parce qu'ils avaient en leur vertu la même foi que les artistes qui sculptèrent le jugement dernier au tympan du porche, ou peignirent la vie des saints aux vitraux de l'abside. Combien l'œuvre tout entière devait parler plus haut, plus juste, quand tout un peuple répondait à la voix du prêtre, se courbait à genoux quand tintait la sonnette de l'élévation, (...) parce qu'eux aussi, comme le prêtre, comme le sculpteur, croyaient.

Voilà ce qu'on se dirait si la religion catholique était morte. Or, elle existe et pour nous imaginer ce qu'était vivante, et dans le plein exercice de ses fonctions, une cathédrale du XIIIe siècle, nous n'avons pas besoin de faire d'elle le cadre de reconstitutions, (...) nous n'avons qu'à entrer à n'importe quelle heure, pendant que se célèbre un office... On peut dire que grâce à la persistance des mêmes rites et, d'autre part, de la croyance catholique dans le cœur des Français, les cathédrales ne sont pas seulement les plus beaux monuments de notre art, mais les seuls qui vivent encore leur vie intégrale, qui soient restés en rapport avec le but pour lequel ils furent construits. »

Je ne connais guère de texte qui exprime d'une manière aussi saisissante l'impossibilité de dissocier ce que nous appelons aujourd'hui la dimension patrimoniale, de la vie culturelle et de la prière pour laquelle les édifices religieux ont été conçus. « *La liturgie*, ajoute Proust, *ne fait qu'un avec l'architecture et la sculpture de nos cathédrales, car les unes comme l'autre dérivent d'un même symbolisme* », et, dans le contexte très tendu de la rupture des relations diplomatiques de la France avec Rome en 1904, il implore les vivants de n'être point oubliés et de ne pas cesser « *de remplir les vœux des morts* ».

Telle est, me semble-t-il, la grâce d'une conception authentique, non figée et non consumériste du patrimoine : retisser sans cesse le lien qui unit les vivants et les morts, en mettant en lumière la vie qui habite les témoignages du passé et en aidant tous nos contemporains à la goûter comme étant leur bien propre. C'est ce souci qui a inspiré le geste de solidarité et de sauvegarde de notre Conseil départemental et, en tant que loir-et-chérien, j'en suis fier et reconnaissant. Si nous ne voulons pas que le tourisme de masse absorbe l'âme de notre patrimoine religieux, si nous refusons aussi que notre pays s'archipélise davantage encore, jusqu'à redevenir en bien pire cet « agrégat inconstitué de peuples désunis » dont parlait Mirabeau à propos de la France de l'Ancien Régime, il nous faut avoir conscience d'être tous attelés à la même tâche – tâche difficile et enthousiasmante à la fois qui consiste à aider nos contemporains à garder conscience que nous ne serons jamais rassemblés que par ce qui nous dépasse.